Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 21

Artikel: Une bonne vieille histoire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193644

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

du concierge du château ; c'était lui qui avait eu soin d'enlever la précieuse plume aussitôt après la sortie de l'empereur de son cabinet. Le bruit s'en répandit, et bientôt le commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling, en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour ; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut bas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans le voisinage, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge, et chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit encore aujourd'hui à l'étranger plus de trois cents plumes richement encadrées : chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

Bains de Lavey. — Nous lisons dans nos journaux de 1834 :

« Dans le courant de l'hiver 1829, une source d'eau thermale a été découverte dans le lit du Rhône, sur la rive vaudoise de ce fleuve, à environ une lieue du joli bourg de Bex, en Suisse, et à demi-lieue du pont de St-Maurice, sur la grande route d'Italie.

» Les premières personnes qui ont fait usage de ces eaux en ayant éprouvé des effets aussi salutaires que surprenants, le gouvernement du canton de Vaud a fait sortir à grands frais cette source du lit du Rhône, pour l'amener dans un emplacement non loin du charmant village de Lavey, où l'on pût l'utiliser pour un établissement de bains.

» La température de l'eau prise à sa source était, le 12 octobre 1833, de 45 degrés centigrades ; arrivée à l'emplacement des bains provisoires, elle était de 36 degrés.

» Le gouvernement voulant utiliser cette précieuse source, vient de publier un programme par lequel il invite toutes les personnes, tant du pays que de l'étranger, qui voudraient se charger de son exploitation, à présenter, pour le 1er avril 1834, leurs soumissions cachetées au Département des Finances, accompagnées des plans et devis des constructions de bâtiments et des arrangements de terrain qu'elles se proposeraient de faire pour former là un Etablissement de Bains. Un droit de pêche dans le fleuve, qui fournit d'excellentes truites, serait annexé à l'Etablissement.

» La contrée offre d'ailleurs les plus grandes facilités pour construire à bon marché ; elle abonde en matériaux de tout genre et surtout en magnifique bois de construction. »

A propos de petits pois. — Mme Mary Floran raconte, dans la causerie hebdomadaire de la *Famille*, une charmante histoire que nous empruntons à ce journal, pour celles de nos lectrices qui ne le reçoivent pas.

Il s'agit de certaines maîtresses de maison qui n'entendent rien au métier de ménagères.

« ... Il me semble, dit-elle, que l'essentiel est d'ordonner sa vie, en accordant aux prosaïques réalités de l'existence le temps utile, et en faisant toute chose à son heure. Agir autrement serait s'exposer aux pires déconvenues.

Mme X*** en eut une terrible dernièrement. Femme charmante, spirituelle et bonne, elle n'a qu'un tort : ne pas savoir régler ses occupations.

L'autre jour, une de ses amies arrive chez elle vers cinq heures, car ayant de nombreuses relations, elle reçoit quotidiennement de cinq à sept. Elle la trouve assise près de la cheminée, dans une élégante toilette d'intérieur, et brodant.

Voyant son amie, Mme X*** jeta son ouvrage :

— Quelle peur tu m'as faite ! dit-elle.

Et, devant l'air surpris et interrogateur de l'arrivante :

— Figure-toi, fit-elle, que j'ai du monde à dîner. Je devais, en sortant, passer chez la fruitière pour me faire envoyer un plat de légumes, puis je me suis laissée entraîner et retarder par mes courses et mes visites, si bien que c'est seulement en rentrant que j'ai fait ma commission. On vient d'apporter des petits pois ; ma cuisinière, toute au coup de feu de la dernière heure, prétend ne pas avoir le temps de s'en occuper ; ma femme de chambre promène ma fille, de sorte que...

— Tu écosses tes pois ? finit l'amie.

— Parfaitemet, dit Mme X***, tirant de dessous son canapé une corbeille débordante de cosses vertes ; dès qu'on sonne, je dissimule tout cela. Tu permets que je continue ?...

Ces dames se mirent à causer. Tout à coup, le timbre de la porte d'entrée retentit. En un tour de main, la jeune femme eut fait disparaître sa corbeille sous les profondeurs du meuble et reprit sa broderie.

Peine perdue, c'était le facteur !

La corbeille reparut. Mme X*** ne s'était pas encore remise à l'œuvre qu'on sonna derechef : nouveau changement à vue ; cette fois c'était le pâtissier qui apportait le dessert.

— Je suis sotte de toujours quitter ainsi, dit Mme X***, je suis presque sûre de n'avoir aucune visite ce soir.

Aussi, lorsqu'on sonna encore, ne se dérangea-t-elle pas. Mal lui en prit. Elle entendit un pas dans le vestibule ; affolée, elle voulut cacher sa corbeille sous son siège ; dans sa précipitation nerveuse, elle n'y parvint pas et n'eut que le loisir, la laissant à côté d'elle, de la couvrir tant bien que mal de sa traîne étalée.

Il était temps ! on annonçait un homme à la mode, au suffrage duquel Mme X*** tenait beaucoup, à cause de sa position dans le monde.

Il entra, un binocle absolument indispensable à sa complète myopie, planté sur son nez, s'avança vers Mme X***, prit la main qu'elle lui tendait et, avec une galanterie chevaleresque, la baisa respectueusement. Dans ce mouvement, son lorgnon tomba ; et n'y voyant plus goutte, en se retournant pour s'asseoir près de la maîtresse de céans, il marcha lourdement sur l'extrémité de sa jupe ; et lorsque le visiteur, prévenu par un petit cri de Mme X*** de sa maladresse, retira son pied, le malencontreux panier apparut nettement, offrant le lamentable spectacle de son contenu répandu sur le tapis, et des petits pois, déjà écossés, roulant comme des billes minuscules sur la moquette à fleurs.

Le visiteur avait remis son lorgnon et regardait avec stupeur cette révélation inattendue... Que dire de la confusion de Mme X*** ?

Vous la devinez, n'est-ce pas ? et pourtant vous ne la connaîtrez jamais, j'en suis sûre, car si, d'aventure, vous désirez écosser des pois, ce ne sera point au salon, entre deux visites. »

Une bonne vieille histoire.

Le plus honnête de tous les quakers, Toby Simpton, habitait à Londres une jolie petite maison qu'embellissait la présence de sa fille, à peine âgée de dix-sept ans. Mary, charmante blonde aux yeux bleus, avait autant de sagesse que de beauté : tous les jeunes gens de la connaissance de son père la poursuivaient de leurs hommages ; tous ceux du voisinage cherchaient à rencontrer ses regards. Vains efforts. Mary n'était pas coquette : au lieu de jouir de l'effet produit par ses charmes, elle en était presque importunée, au point d'en savoir fort mauvais gré à tous les soupirants, hors à un seul, Edward Waresford, jeune artiste admis dans l'intimité de la famille. Un événement fort simple avait amené ce rapprochement. Un trépas prématuré avait enlevé la femme du quaker, encore jeune et belle, et celui-ci, voulant perpétuer l'image de celle qui lui était si chère, avait fait venir un peintre auprès du lit de mort. C'était là qu'Edward avait vu la jeune fille désolée, c'était là qu'un amour sérieux avait pris naissance entre les larmes de l'une et le pieux travail de l'autre. L'année qui s'était écoulée depuis cette époque n'avait fait que resserrer un lien formé sous de tels auspices, et le

jeune homme avait déclaré au père et ses désirs et son espoir. L'excellent Toby n'avait aucune raison pour s'opposer à l'inclination mutuelle des jeunes gens. Sans être riche, Edward gagnait à l'aide de ses pinceaux de quoi suffire honorablement à l'entretien d'une famille. Son père, M. Weresford, ancien marchand de la cité, s'était retiré du commerce avec une fortune plus que décuplée ; c'était un exemple rare du succès rapide des spéculations, tellement rapide même que peu de personnes en avaient pu suivre le progrès. Du reste, Weresford, dont l'humeur était assez brusque et farouche, vivait seul dans un faubourg de Londres, et sans s'inquiéter de ce que faisait son fils, il lui laissait entière liberté ; c'était un de ces égoïstes commodes qui ne gênent personne afin de n'être pas gênés eux-mêmes ; gens d'une complaisance parfaite pourvu qu'on ne leur demande rien.

Edward pouvait donc courtiser sans obstacle la jolie quakeresse, bien sûr que son père ne s'aviserait jamais de s'opposer à son mariage. La situation du couple amoureux était, comme on le voit, des plus prospères, et l'honnête Toby n'attendait plus, pour fixer le jour de leur bonheur, que la rentrée arriérée de ses fermages : il destinait cet argent aux dépenses extraordinaires de la cérémonie. A cet effet, il se rendit à sa campagne, située à quelques milles de Londres, afin de régler ses affaires. Il ne passa qu'un seul jour hors de sa demeure ; et, comme il revenait le soir à cheval, il aperçut à quelque distance un cavalier qui lui barrait la route. Il s'arrêta, incertain s'il poursuivrait ou s'il tournerait bride. Pendant ce temps le cavalier s'était avancé vers lui. Le quaker ne pouvait plus guère songer à s'échapper ; il fit donc bonne contenance et remit son cheval au pas. En s'approchant de l'homme qui l'inquiétait, il s'aperçut que celui-ci était masqué, fâcheux augure qui fut bientôt confirmé : l'inconnu montra un pistolet, en dirigea le bout vers le voyageur, et lui demanda sa bourse. Le quaker ne manquait pas de courage, mais, calme par caractère, inoffensif par religion, ne pouvant sans armes résister à un homme armé, il tira de sa poche, avec le plus beau sang-froid, une bourse qui contenait douze guinées. Le voleur la prit, compta les espèces et laissa passer le pauvre diable qui s'en crut quitte et fit prendre le trot à son cheval. Mais le bandit, voyant le peu de résistance qu'on lui avait opposé, et alléché par l'espoir d'un second butin, rejoignit promptement l'honnête Toby, se plaça de nouveau en travers de son chemin, et, faisant reprendre la même direction au pistolet, il lui cria :

— Votre montre !

Le quaker surpris ne s'émut cependant pas le moins du monde : il prit froidement sa montre dans son gousset, regarda l'heure, et remit le bijou entre les mains du voleur en disant :

— Maintenant, je vous en prie, permettez que je rentre au logis, ma fille serait inquiète de mon absence.

— Un instant, répondit le cavalier masqué, de plus en plus enhardi par cette docilité, jurez-moi qu'aucune autre somme...

— Je ne jure jamais.

— Eh bien, affirmez que vous n'avez pas sur vous d'autre argent, et, foi d'honnête voleur, incapable de recourir à la violence envers un homme qui cède de si bonne grâce, je vous laisserai continuer votre route.

Toby réfléchit un moment et secoua la tête.

— Qui que tu sois, dit-il gravement, tu as deviné que je suis un quaker et que je ne saurais trahir la vérité quand il s'agirait de ma vie. Ainsi je te déclare que j'ai là, sous la housse de mon cheval, une somme de deux cents livres sterling.

— Deux cents livres sterling ! s'écria le voleur dont les yeux brillèrent au travers de son masque.

— Mais si tu es bon, si tu es humain, reprit le pauvre quaker, tu me laisseras cet argent : je vais établir ma fille, et cette somme m'est nécessaire ; de longtemps je n'en aurai une semblable à ma disposition. La chère enfant aime son prétendu, il serait bien cruel de retarder leur union : tu as un cœur, tu as aimé peut-être, et tu ne voudras pas commettre cette méchante action.

— Que m'importent ta fille, son amoureux et leur mariage ? Moins de paroles et plus de promptitude à l'exécuter ! il me faut encore cet argent.

Toby, en soupirant, souleva la housse, prit un sac assez lourd, et le passa lentement à l'homme masqué. Puis il voulut prendre le galop.

— Arrête encore, ami quaker ! dit l'autre en mettant la main sur la bride. A peine arrivé, tu iras me dénoncer aux magistrats, c'est dans l'ordre, je n'ai rien à dire ; mais il faut que je prenne l'avance sur les poursuites, cette nuit du moins. Ma jument est assez faible, et de plus elle est fatiguée ; ton cheval, au contraire, paraît vigoureux, car le poids de ce sac ne le gênait pas ; mets pied à terre et donne-moi ta monture, tu prendras la mienne si tu veux.

Il était trop tard pour commencer à résister, quoique ces exigences croissantes fussent de nature à échauffer la bile de l'homme le plus patient. Le bon Toby descendit, et prit avec résignation la mauvaise haridelle qu'on lui laissait en échange. « Si je l'avais su, se contenta-t-il de penser, je me serais enfui à la première rencontre du coquin, et certes ce n'est pas avec ce coursier-là qu'il m'aurait gagné de vitesse. »

Pendant ce temps l'homme masqué, le remerciant ironiquement de sa complaisance, piqua des deux et disparut.

Avant d'arriver à Londres, le voyageur dépouillé eut le temps de réfléchir à son malheur, au chagrin de ces pauvres jeunes gens qui s'aimaient tant et dont le bonheur allait être ajourné. La somme qu'on lui avait prise était irrévocablement perdue pour lui ; aucun moyen de la retrouver ni de reconnaître l'audacieux voleur ! Cependant, comme frappé d'une idée subite, il s'arrêta :

— Oui ! s'écria-t-il, ce moyen peut me réussir. Si cet homme habite Londres, je parviendrai peut-être à le rejoindre. Le ciel a voulu qu'il fût bien imprudent ! Un peu consolé par je ne sais quel espoir, Toby rentra chez lui sans laisser paraître aucun trouble et sans rien dire de son aventure. Il n'alla point chez le magistrat, embrassa sa fille qui ne se doutait de rien, se coucha, et s'endormit, croyant en Dieu.

(La fin au prochain numéro).

La rolla * et lo « gris. »

Vo z'é dza de cein que l'étâi què la rolla. Sédè-vo que l'est qu'on « gris ? » Eh bin, l'est on gendarme. L'est dinsè que y'ein a que diont à clliâo sordâ dè l'armée « permanente » dâo canton dè Vaud.

Ora que vo z'é cein de, attiutâdè :

On appreinti bolondzi, qu'étâi pè La Sarraz, avâi on einvià dâo diablio d'allâ à la rolla ; mâ ne poivè pas lâi allâ solet, kâ ne savâi pas coumeint faillâi lâi s'ein preindrè, et ni iô faillâi allâ.

On farceu, po lâi férè pliési, et po s'amusâ, lâi fâ, on iadzo que lo reincontrè : « Te m'as l'air boun'einfant, et du que t'as tant einvià d'allâ à la rolla, lâi te vu prâo menâ ; mâ n'ein va pas pipâ on mot ; s'agit pas dè sè laissi accrotsi et lâi faut allâ à catson, kâ c'est défeindu. »

L'autro, tot conteint, promet dè n'ein rein derè à nion, et décidont dè lâi allâ lo deçando né.

Lo deçando né, lo gaillâ mînè lo petit bolondzi pè derrâi lo tsaté dè La Sarraz, et lo fâ eintrâ dein 'na granta colisse, qu'on sè poivè teni tot drâi dedein, et lâi baillè on fusi tserdzi d'on petit bliosset dè pudra, justo dè quiet férè onna dzefliâïe ; lo lâi baillè tot armâ, avoué lo capuchon su la tsemenâ : c'étâi ion dè clliâo fusi avoué quiet on fasâi la tserdze ein houit teimps.

— Ora, tins-tè quie, et ne budze pas, se fe âo petit lulu qu'étâi dein l'édhie tant qu'âi dzénâo, et quand la rolla vindrâ, ne la manqua pas !

Et tandi que l'étâi quie à l'affut, lo farceu va s'affubliâ dâi vilhio z'haillons dè carabiniers, avoué dâi z'épolettès dè mouscatéro, qu'on arâi djurâ que c'étâi on gendarme, et revint vai la colisse.

— Ah ! stu iadzo vo z'accrotso, se fe âo petit bolondzi. Ao nom dè la loi vo z'arréto, et vo z'allâ veni avoué mè !

Lo petit lulu sè revirè, quand l'oût cein, et quand vâi « lo gris, » l'ein a z'u tant dè poâire que, sein lo volliâi, l'a pésâ su lo gatôlion dâo pétâiru, que ma fâi lo coup est parti, et, dein cllia colisse, cein a fé onna débordenâïe dâo tonaire.

Quand lo faux gendarme oût lo coup dè fusi, fâ état dè s'étaidrè lè quatro fai ein l'air ein deseint : « Oh ! à Dieu mè reindo ! su tiâ ! et ne rebudzè pas. »

Lo petit bolondzi, tot époâiri, sè soo dè dedein la colisse et s'einsauvè tot dépoureint, s'eincotè dein sa tsambra et met onco on bocon dè bou su su lo pécliliet, po que nion ne pouéssè eintrâ et sè va catsi dézo lo lévet.

Vo laisso à peinsâ quinna né lo pourro diablio a passâ.

Lo leindéman matin, l'oût onna fenna que démâorâvè dein la méma maison, que fasâi onna chetta d'einfâi et que teimpétâvè et disputâvè.

* La *rolla* est le nom patois de la *loutre*.